



Nous ne sommes pas seuls ici

Comment le conflit s'est immiscé dans les imaginaires des deux peuples jusqu'à définir l'identité profonde de chacun, à la fois enchevêtrée et fermée l'une sur l'autre ? Le romancier israélien **Amos Oz** et le philosophe palestinien **Sari Nusseibeh** confrontent leur vision en se racontant.

En ouverture à son autobiographie, *Il était un pays. Une vie en Palestine* (Lattès), Sari Nusseibeh, intellectuel palestinien engagé, interpelle Amos Oz. « J'ai grandi à moins de cinquante mètres d'Amos Oz, de l'autre côté du no man's land établi à la suite de la première guerre arabo-israélienne... Or aucun Arabe ni la moindre allusion au monde que j'ai connu, enfant, n'apparaissent dans son récit Une histoire d'amour et de ténèbres (Gallimard). L'absence d'Arabes dans les souvenirs d'Amos Oz petit m'incita à revenir sur ma

propre éducation. Qu'est-ce que mes parents connaissaient du monde où évoluait la famille d'Amos Oz ? Soupçonnaient-ils l'existence des camps de la mort ? Les adversaires du conflit israélo-palestinien ne restaient-ils pas repliés sur leurs propres tragédies ; indifférents, voire hostiles, à celles qui frappaient l'ennemi ? Cette incapacité à se figurer l'existence de "l'autre" ne gît-elle pas au cœur du conflit qui nous oppose ? » Amos Oz répond, depuis le désert du Néguev, en racontant son itinéraire.



DEUX SÉRIE D'ÉMISSIONS « À VOIX NUE » SUR FRANCE CULTURE. DE 20 H À 20 H 30 : RENCONTRES AVEC AMOS OZ (DU 10 AU 14 MARS) ET AVEC SARI NUSSEIBEH (DU 17 AU 21 MARS). PAR CLÉMENTINE BOULOUQUE.



AMOS OZ est diplômé de littérature et de philosophie de l'université hébraïque de Jérusalem. Il est l'auteur de plusieurs romans et essais, dont le récent *Vie et mort en quatre rimes*, *Une histoire d'amour et de ténèbre*, *Comment guérir un fanatique* (tous chez Gallimard). Leader du mouvement « La Paix maintenant », il est pour la partition.

Rencontre avec Amos Oz

■ ■ ■ **Philosophie magazine :** Dans *Une histoire d'amour et de ténèbres*, vous expliquez que votre père ne voulait pas adhérer aux thèses du philosophe Martin Buber, partisan d'un État binational, qui invitait les Israéliens à fraterniser avec les Arabes. Était-ce par risque d'être faible ?

Amos Oz : Ils étaient influencés par le romantisme européen du XIX^e siècle et indirectement par Nietzsche. Ils croyaient que le judaïsme de la diaspora était faible et féminin, et que le judaïsme en *Eretz Israel* devait être fort et masculin. Mais, en même temps, c'était ambivalent, car ils attendaient de moi d'être fort, dur et robuste mais aussi intellectuel comme eux. Ils voulaient tout à la fois. C'était un message confus. J'ai grandi dans la Jérusalem des années 1940 dans une atmosphère de kitsch politique. Tout, autour de moi était en noir et blanc, divisé entre les bons et les méchants. Nous, les Juifs, étions les bons, justes, sacrifiés, souffrants, et tous les autres étaient les méchants – les Britanniques, les Arabes, le monde entier sans pitié pour nos souffrances. Et moi, je criais des slogans, moi un enfant nationaliste, qui voyait lui aussi le monde en noir et blanc.

L'enfant que vous étiez se réfugiait dans une lutte contre les ennemis imaginaires, dans des fantasmes de restauration d'Israël aux accents bibliques.

Oui, jusqu'à l'âge de 12-13 ans, j'étais fanatique et militariste, je croyais en la force militaire, j'aimais le slogan de Vladimir Jabotinsky, leader de la droite nationaliste : « *Dans le sang et le feu, Israël est tombé. Dans le sang et le feu, Israël se relèvera.* » J'entendais là des échos de la Bible et j'étais plein d'admiration devant le succès des héros bibliques.

Le philosophe Sari Nusseibeh s'étonne que, malgré votre enfance passée à Jérusalem, à quelques mètres de chez lui, la figure du Palestinien reste absente de vos romans. Comme celle du Juif l'est tout autant dans la littérature arabe.

Oui. Je sais que Sari, que je respecte énormément, a soulevé cette question et je suis conscient de cela. Cela reflète l'isolement et le manque d'interaction entre Juifs et Palestiniens. Mais je vous l'ai dit – j'étais un fanatique. En même temps, cela m'a appris à décrypter les racines du fanatisme chez chacun d'entre nous. Examiner l'autre est une source de contentement et cela a une valeur morale. Aussi bien comme écrivain que comme individu. Pour moi, cela a commencé dans la solitude de l'enfance, mes parents m'emmenaient manger une glace et je devais rester silencieux. J'utilisais mon imagination et j'inventais des histoires sur les gens qui passaient, ce que je n'ai jamais arrêté de faire

depuis. Cela aide à entendre différentes voix. Quand je n'entends plus qu'une seule voix, j'écris un essai ou un article. Mais quand il y en a plusieurs, j'embarque pour un roman. Or, en Israël, il n'y a pas qu'un seul type de voix discordantes. Il y en a beaucoup : des ultra-orthodoxes à l'extrême gauche.

L'Europe semble aujourd'hui exclue, alors qu'elle est, en partie, à l'origine de ce conflit...

Le conflit entre Juifs et Arabes est un conflit entre deux victimes de l'Europe. Juifs et Arabes ont été victimes de façon différente : les Arabes en raison de l'impérialisme, de l'exploitation et de l'oppression. Les Juifs en raison de la persécution, de l'humiliation et d'un génocide sans précédent. La démarche sentimentale s'empresserait de conclure que deux victimes doivent se montrer solidaires. Cependant, dans la vie réelle, les conflits les plus durs sont justement ceux qui opposent deux victimes du même oppresseur. Deux enfants d'un même père cruel et violent ne se voient pas comme frères, mais comme le reflet du père violent. C'est ce qui se passe entre Juifs et Arabes. Les Arabes nous voient comme une continuation de l'Europe coloniale, qui est revenue d'une manière plus complexe et plus forte. Les Juifs regardent les Arabes et ne les voient pas comme des partenaires dans un destin commun, mais comme des cosaques, des nazis ou des personnes commettant des pogroms. Cela fait peser une responsabilité très forte sur l'Europe qui doit aider les deux côtés. Ma requête envers l'Europe est la suivante : ne soyez ni « pro »-Palestiniens ni « pro »-Israéliens, soyez pour la paix, et aidez les deux côtés avec le plus d'empathie et de volonté possible.

Quels seraient les chemins à emprunter pour y parvenir ?

C'est très simple, il faut qu'Israéliens et Palestiniens comprennent : nous ne sommes pas seuls dans cet État. Dès qu'on comprend cette hypothèse « *Je ne suis pas seul ici* », tout le reste est plus simple.

En hébreu et en arabe, le présent n'est pas une conjugaison. N'est-ce pas là une métaphore ?

Un homme qui ne vit que dans le passé ou dans l'avenir est un fanatique. Le présent est notre terre, notre territoire. C'est tout ce que nous avons.

Quelle serait votre devise pour ce conflit ?

Imagine autrui.

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS PAR CLÉMENCE BOULOUQUE

La réplique de Sari Nusseibeh



SARI NUSSEIBEH est professeur de philosophie islamique et de théorie politique, recteur de l'université Al-Quods, à Jérusalem, et ancien représentant de l'OLP à Jérusalem. Il est à l'origine de « La Voix des peuples », campagne de paix fondée sur le principe « deux peuples, deux États ». Son autobiographie *Il était un pays. Une vie en Palestine* paraît chez Lattès, ce mois.

L'AUTRE. On ne saurait dire que l'image de « l'Arabe » soit totalement absente d'*Une Histoire d'amour et de ténèbres* d'Amos Oz, mais elle est discrète. Peut-être ne pouvait-il en être autrement compte tenu de la tradition sioniste dans laquelle il a grandi. Mais pareillement ou de façon plus spectaculaire encore, l'image du « Juif » dans mon esprit était celle d'un homme mauvais, voué à me déposséder, moi et les miens. En un sens, Amos et moi avons dû nous défaire de nos traditions, rechercher à chaque fois le moyen de concilier nos préjugés compréhensibles et aménager un espace pour « l'autre ». Toutefois, pour ajouter une note plus personnelle, je dois dire qu'Amos m'a incité à écrire un jour que nous étions attablés dans un café de Barcelone et qu'il m'a expliqué comment travaille l'esprit d'un artiste, d'un créateur : le sien, en l'occurrence.

LE FOSSÉ CULTUREL. Je ne crois pas à l'existence, entre l'Orient et l'Occident, par exemple, de fossés culturels mystérieux, voire infranchissables, qui les empêcheraient de conclure des accords, et notamment des traités de paix. Certes, les idéologies sont différentes : les êtres humains sont capables de construire des idéologies absolutistes et exclusivistes (dont, naturellement, des récits religieux) qui refusent à « l'autre » une place – ou du moins une place d'une « égale valeur ». Mais cela tient moins à des différences culturelles qu'à des constructions contingentes, à ce que des responsables politiques et économiques ou des leaders d'opinion paraissent tenir pour la mode idéologique ou l'intérêt du pays à un moment donné. Tout au long de son histoire, le monde islamique – si tant est que l'on puisse distinguer une telle entité – s'est montré ouvert à toutes sortes de traités avec le monde non islamique. Je crois donc que, si nous n'avons pas réussi à faire la paix dans notre région, cela tient plus à un échec humain qu'à des différences objectives qui ne sauraient être subordonnées à l'art humain de la politique.

LE NATIONALISME. Je ne suis pas naturellement nationaliste. Et je ne crois pas davantage qu'un État soit une fin en soi. Mon soutien à la solution des deux États se fonde sur ma conviction que cette voie semble être la moins contestable et douloureuse, mais aussi la plus humaine et directe vers l'instauration de la paix entre les deux nations, et donc la satisfaction des besoins humains fondamentaux, à commencer par la liberté, au sens d'« habilitation » (l'épanouissement psychologique, politique, éducatif, social et économique de l'individu et du groupe). Cela

étant, une condition nécessaire à toute solution politique (dont celle des deux États) est qu'elle satisfasse mon droit et mon besoin fondamental de liberté, en tant que citoyen d'une valeur égale à celle des autres. Sur cette base, une des conditions de cet État est qu'il soit dirigé démocratiquement. Ce qui me donne de l'espoir, ce sont le peuple et les institutions non gouvernementales, les pratiques qui régissent la société civile. Je crois que notre peuple peut non seulement accepter de vivre en démocratie, mais qu'il peut être exemplaire à cet égard dans la région.

LE RÔLE DE LA PHILOSOPHIE. Si la littérature a fait d'Amos Oz un être capable de sortir de lui-même, la philosophie a joué ce rôle pour moi. Avec la curiosité intrinsèque de chercher des réponses, cette discipline dans laquelle j'ai découvert un moyen imaginaire d'expliquer et de pousser plus loin encore mes questions m'a finalement conduit à me voir de moins en moins comme une personne particulière, et de plus en plus comme un être humain, capable de m'imaginer comme un autre et d'imaginer autrui. Ma conviction fondamentale, aujourd'hui, est qu'il y a, qu'il doit y avoir, une vie belle et prometteuse au-delà du conflit (israélo-arabe). Quant à la philosophie, en tant que discipline universitaire, je crois qu'elle peut jouer et qu'elle doit jouer un rôle majeur dans l'instauration de la paix, au minimum en encourageant les étudiants à porter un regard critique sur leurs croyances. Au moins peut-elle apprendre à douter. C'est un état d'esprit important à cultiver. Descartes ne nous l'a-t-il pas enseigné ?

ÉCHANGER LE PASSÉ CONTRE LE FUTUR. Toutes les solutions politiques envisageables (hormis dans le royaume des cieux) ont un coût. Celle des deux États a un prix : le « non-retour ». C'est un fait politique. Les Palestiniens peuvent refuser de le payer. Mais ce choix a aussi un prix. C'est une non-solution (dans l'avenir prévisible). Là encore, c'est un fait politique. Il appartient donc aux Palestiniens de décider quel prix est le plus lourd. Dans le meilleur des cas, ce n'est pas une position enviable ; pour les Palestiniens, c'est un choix réellement difficile. Mais ils doivent l'affronter. Ma suggestion a été et reste que nous échangions notre passé contre un futur. Mais ma suggestion suppose qu'Israël lui-même en paie le prix, à savoir qu'il restitue Jérusalem-Est et le reste des territoires occupés en 1967 ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTIN LEGROS, TRADUITS PAR EMMANUEL DAUZAT